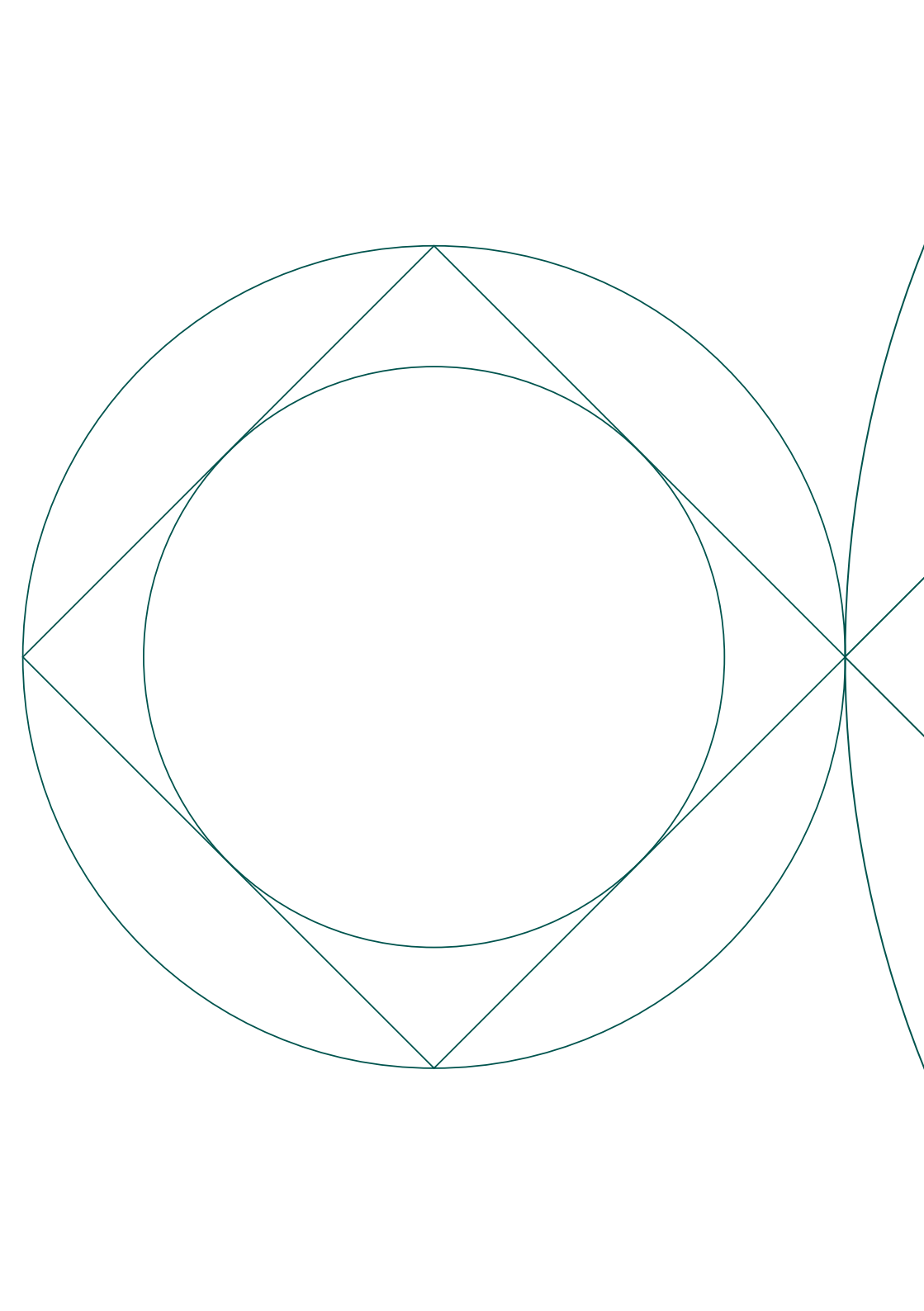



**Prix Résidence  
jeune création  
céramique de la  
Fédération  
Wallonie-Bruxelles**

**Roxane Rajic. La marée sans étoiles**  
Restitution de résidence 2025

**Expo-concours Prix 2026**





Keramis est à la fois un musée et un centre d'art contemporain. En faisant dialoguer en permanence la conservation du patrimoine et la création artistique contemporaine, Keramis se revendique comme une institution vivante, véritablement inscrite dans son époque et celle de ses publics.

À cet égard, le musée accueille régulièrement des artistes en résidence dans ses Ateliers. La Fédération Wallonie-Bruxelles alloue un soutien à l'une de ces résidences à l'occasion du Prix Résidence jeune création Céramique de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Le but premier de la Résidence est de permettre à l'artiste d'exercer son activité de création céramique, de recherche ou d'expérimentation hors de son lieu habituel de création. Le présent Prix Résidence contribue dès lors à lui donner les conditions humaines, techniques, logistiques et financières pour concevoir, achever, produire une/ des œuvre(s) en céramique ou pour préparer et conduire un travail original en céramique. En amont de la Résidence dans l'Atelier, le Prix comprend une exposition collective des artistes préselectionnés par Keramis. Un jury remet le Prix résidence lors du vernissage de cette exposition. Après 50 jours de création dans l'Atelier, une restitution est organisée dans le musée. Celle-ci peut prendre, par exemple, la forme d'une exposition.

# Roxane Rajic. La marée sans étoiles

Lauréat·e du Prix Résidence jeune création céramique en Fédération Wallonie-Bruxelles 2025, Roxane Rajic a réalisé, durant sa période de résidence, une performance sonore et cinématique ayant pour contexte une installation composée de sculptures en céramique évoquant un monde souterrain.

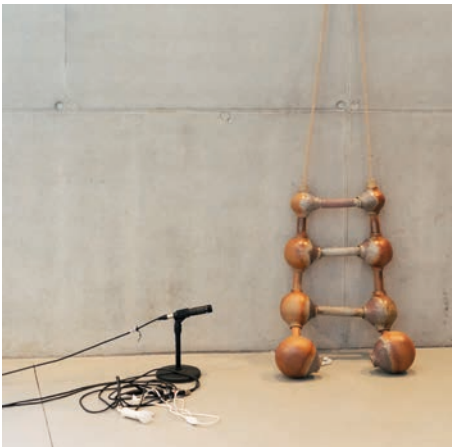
Indissociable des créations physiques, la performance fait l'objet d'une captation permettant la lisibilité de l'entièreté de l'œuvre dans la durée de l'exposition.

La nef, espace le plus complexe du musée, a été dédiée à l'artiste pour emmener le·a visiteur·se vers son infra monde. Iel a choisi pour titre énigmatique *La marée sans étoiles*. La marée est présente allégoriquement car, dans ce cas, elle n'est pas provoquée par les mouvements des astres mais allégoriquement par ceux de l'artiste. La marée est objectivée par une tour-fontaine et une créature marine avec laquelle iel fait corps.

Certaines formes paraissent totémiques et stalagmites. Malgré les références à l'eau, le·a spectateur·trice n'est pas plongé·e dans les abysses, iel est bien sur une terre où résonnent les énergies des profondeurs. Si la métaphore de la mine est discrètement présente, c'est l'image des réseaux d'égouttages des villes, parfois habités, qui domine avec des fragments de tuyauterie dont on reconnaît les « rats d'égouts », jadis en grès, transformés en instruments de percussion.

L'autre élément vertical essentiel de l'ensemble est une colonne portant d'étranges instruments à vent (aussi en céramique) qu'iel active et d'où s'échappent des vibrations incantatoires.

Ce support est nervuré comme si cette colonne était elle-même un instrument à vent.

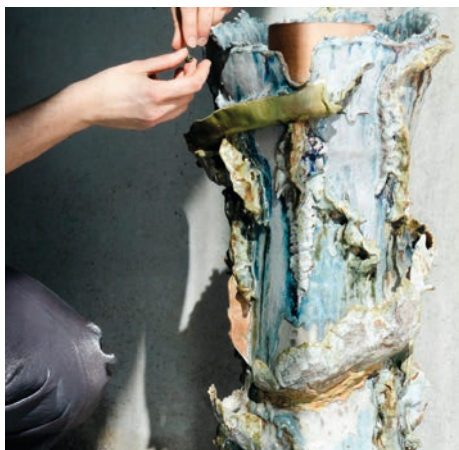


L'artiste a créé sa propre « caverne originelle », selon le mythe du Paléolithique récent théorisé par l'anthropologue Jean-Loïc Le Quellec, dans lequel la grotte est l'endroit d'où les humains et les animaux remonteraient à la surface de la terre pour se disperser et « faire monde ».

À sa manière, Roxane Rajic revisite également le mythe platonicien de la caverne, puisque l'art apparaît comme un moteur de connaissance et d'expérimentation sensorielle. Le son et les gestes remplacent les ombres, ils mettent en lumière et apporte le sens. Iel crée surtout un univers fantasmatique et mystérieux, tel un récit d'anticipation, où l'humanité est à nouveau contrainte de se déplacer, depuis la surface de la terre vers ses profondeurs.

Ces œuvres sont donc à la frontière de la sculpture et de l'automate, elles sont activées par l'eau qui s'écoule dans un bassin, par le souffle et des gestes choisis

dans une logique de rituel rétrofuturiste. L'esthétique des objets combine des émaux céramique parmi les plus telluriques, dont une partie provient d'une cuisson au bois dans le four Girel 3E, et des formes étranges, nervurées à la façon de circuits imprimés ou d'instruments à vent, articulées comme des armures ou de curieuses machines hors du temps. Les divers éléments de cette installation ont été créés dans l'atelier de céramique de Keramis en collaboration avec la céramiste Gaëlle Caplet. La captation a été réalisée avec la collaboration de Maori Thienot.



# Luna-Isola Bersanetti

Ces trois pièces sont issues de la série *Reptiliennes* vue comme une réinterprétation vivante des mythes. En revisitant des figures féminines légendaires longtemps diabolisées telles que sirènes, créatures serpentine, fées maudites, je tente de les transformer en présences résilientes et puissantes. Les 'peaux' pensées à la fois armures fragiles et enveloppes sonores, incarnent des métamorphoses successives : mutation, rencontre, émancipation, reconstruction. Porteuses de mémoires mythologiques, elles ouvrent la voie à une constellation de narrations alternatives, plurielles et inclusives.



Chaque nouvelle peau conserve les traces, les résonances, parfois les fractures, comme autant de strates constitutives d'une histoire en devenir. À la manière d'une mythologie en cours d'écriture, ces figures s'associent à mesure de leur apparition, formant une constellation de protagonistes singulières mais interdépendantes.

Chacune porte sa propre évocation, sa temporalité et son énergie, tout en s'inscrivant dans un mouvement commun d'émancipation et permet de nouvelles formes d'identification. Le passage d'une peau à l'autre s'apparente à un rituel de mue. Cette métamorphose, où chaque étape de l'existence implique un abandon et une transformation, évoque le processus par lequel il devient possible de se défaire de limites anciennes pour accueillir une nouvelle manière d'être au monde.



La *Dualité* incarne la rencontre. Dans un espace liminal, évoquant des eaux troubles et marécageuses, surgit une présence envoûtante, rappelant les Héléades, nymphes des zones humides et figures ambivalentes de séduction et de transformation. Deux corps se font face. Leurs regards se croisent et instaurent une communication silencieuse, profonde et intime.

Il ne s'agit ni d'une opposition ni d'une domination, mais d'une reconnaissance mutuelle. Ces corps, loin d'être étrangers l'un à l'autre, fusionnent leurs singularités dans un mouvement partagé. La rencontre devient alors le lieu d'une alliance, une danse en miroir où les identités se recomposent dans l'interaction.

La *Naissance d'Aphrodite* porte en elle un geste d'émancipation. À l'image de la déesse surgissant de l'écume, ces corps émergent d'un état de contrainte ou d'invisibilité pour accéder à une forme de liberté nouvelle. Les ailes se déploient, le regard se tourne vers le ciel. Le corps s'ouvre à l'espace, tend les bras vers ce qui le dépasse. Cette élévation ne renvoie pas à une idéalisation du féminin, mais à une affirmation de puissance et de désir d'existence, affranchie des cadres normatifs.

Avec *Larme des coquillages*, la figure gagne en densité et en ancrage. Le mouvement s'apaise, le corps ne cherche plus l'élan mais l'équilibre. Les volumes sont pleins, assurés, minéraux. Le coquillage, par sa brillance et sa matière nacrée, relie le corps à l'eau, à la mémoire marine, mais aussi à la lune, à ses cycles, à ses marées invisibles. Cette figure n'est plus dans l'émergence ni dans la métamorphose immédiate, mais dans un état d'accomplissement. *Larme des coquillages* incarne une maturité souveraine, une présence qui se déploie sans tension, habitée par le temps long et la mémoire des éléments

# Barbara Léon Leclercq

Les lignes sont un continuum visuel qui traverse l'ensemble de mon travail, et se prolonge dès lors que de nouvelles formes apparaissent. En traçant des lignes du sol au plafond, s'élabore une filature éreintante : Manger ou être mangé.

On peut les appréhender comme des trames narratives complexes qui se contredisent, déroulent des versions alternatives du même scénario. Ce mouvement insubordonné se lit successivement dans l'espace : la perception d'une carcasse animale très étirée, déchirée, puis le détail de l'architecture étrange qui constitue ses entrailles, puis la créature qui l'a dévorée. Plus bas enfin, le même corps intact, recomposé, autrement, et dévoré à nouveau quelques silhouettes plus loin. Tous ces épisodes sont considérés comme un exemple d'association d'idées.

La tisseuse est une gardienne.

Perchée sur son socle, de loin, elle à la morphologie d'une grande araignée. Elle guette, comme prête à bondir, menaçante.

Pourtant, dans le détail, on décèle de longues pattes de chien, figure plus protectrice et familière.

De loin, une silhouette de gardien, avec ses bras croisés, et ses ailes à-demi déployées. C'est une Sphinge ; Une chimère. Elle semble attendre, son corps est saillant, étiré, comme prêt à bondir s'il le faut. En revanche, si l'on tourne autour, on découvre une créature vulnérable, repliée sur elle-même.

La rupture se produit dans la torsion : Si d'un côté on sent une tension, de l'autre, la créature est rassemblée sur elle-même, se dissimule derrière son aile qui l'enveloppe. C'est un peu comme si elle faisait semblant de dormir.

Est ce qu'elle résiste au sommeil ? Ou est ce qu'elle feinte ?

La Sphinge endormie est une gardienne : protectrice, mais en même temps menaçante. Tout cela à la fois. La Sphinge ne posera pas sa question aujourd'hui.

Elle est en place, mais elle résiste.



# Cécile Massou

lauréate 2026

*Écho* est une réminiscence d'une visite au Louvre, une réaction de l'artiste à l'idole-cloche étrusque, une antiquité sous vitre que l'on n'entendra jamais sonner. Créature chimérique échappée d'un clocher, *Écho* résulte d'une fusion entre gargouilles, dragons et batraciens aux langues obscènes.

*Feu de l'enfer* part de l'envie de redonner aux objets usuels leur dimension cérémonielle. À l'heure où la plancha a remplacé le feu de bois, *Feu de l'enfer* invite à honorer la puissance symbolique et spirituelle du feu, sa magie. L'allumage et son utilisation transforment le jardin en célébrations collectives, animistes et vivantes. Cécile Massou choisit ici de présenter *Feu de l'enfer* avec ses cendres et ses dents noircies de fumée comme souvenir des flammes.



